

Chasser dans une société agraire

À propos des Duupa du massif de Poli

Eric Garine Wichatitsky

L'anthropologie utilise depuis longtemps une typologie des sociétés basée sur l'activité principale : c'est ainsi que l'on oppose des sociétés de chasseurs-cueilleurs, d'éleveurs et d'agriculteurs. Les fondements théoriques évolutionnistes de cette théorie ont peut-être un peu vieilli, mais elle n'en demeure pas moins d'un usage commode. Pourtant, quel que soit le mode de production dominant dans une société donnée, il ne constitue que rarement l'unique mode d'exploitation du milieu environnant. Les systèmes de subsistance sont plutôt des combinaisons de plusieurs stratégies de production. C'est ainsi que l'élevage se combine souvent à la pêche ou à l'agriculture, que la plupart des sociétés de chasseurs-cueilleurs contemporaines pratiquent aussi l'agriculture. Pour ma part, j'évoquerai le rôle de l'activité cynégétique dans une société où l'activité dominante est incontestablement l'agriculture.

Les Duupa constituent un exemple de civilisation agraire des montagnes du Nord-Cameroun mais la chasse, bien que marginale dans l'économie, n'en demeure pas moins une activité régulièrement pratiquée. Je présenterai quelques données ethnographiques sur cette société peu connue du bassin du lac Tchad, afin de contribuer à la réflexion sur le thème du rôle structurant des systèmes de production dans l'organisation des systèmes culturels. D'autre part, il me semble important d'évoquer le thème de la chasse à l'heure où la protection de l'environnement apparaît comme un enjeu important des politiques de développement. Les sociétés paysannes sont aujourd'hui souvent

présentées comme destructrices d'un milieu qu'elles ont pourtant façonné au cours d'une longue histoire.

Les agriculteurs duupa dans leur environnement montagnard

Les Duupa : une société agraire

Les Duupa pratiquent une agriculture complexe où coexistent des céréales (mil pénicillaire, sorgho et éleusine), des tubercules (principalement des ignames et aussi du manioc et des patates douces) ainsi que toute une gamme de plantes secondaires (des légumineuses et de nombreuses espèces de légumes). Les cultures industrielles y sont très peu pratiquées. Celle du coton a longtemps été un échec : elle n'a commencé à se diffuser qu'au milieu des années quatre-vingt-dix et il est un peu tôt pour dire si cette innovation sera un succès. Cette désaffection vis-à-vis des cultures industrielles ne doit pas masquer la complexité et le raffinement du système agraire, en particulier la combinaison ancienne entre production des ignames et des céréales qui est la clé de voûte de l'agrosystème (Gariné 1996a).

Il ne suffit pas que l'agriculture soit pratiquée par une population pour considérer celle-ci comme une société agraire à part entière. En effet, la production de plantes domestiquées est le fait, entre autres activités de production, de groupes qui vivent plutôt de la chasse, du commerce, de l'élevage... Chez les Duupa, l'agriculture occupe une place centrale dans le système économique bien sûr mais, au-delà, elle est au centre de la Culture toute entière.

Cette « obsession culturelle » liée au mode de production dominant apparaît parfois dans la littérature anthropologique, mais plus fréquemment à propos des sociétés pastorales, pour lesquelles on a longuement disserté sur « l'amour du bétail », ou dans le cadre des sociétés de chasseurs et des rapports totémiques qui les lient aux espèces dont elles dépendent pour leur subsistance. Bien que l'on dispose de travaux sur la valeur symbolique d'un certain nombre de plantes cultivées, notamment dans le cas des civilisations mélanésiennes de l'igname, ce rôle dominant de l'acte productif dans la pensée symbolique a été

moins systématiquement mis en avant dans la littérature. Peut-être les sociétés agricoles sont-elles trop nombreuses, trop polymorphes, pour que surgisse une telle problématique ?

En quoi les Duupa constituent-ils une société agraire ? Cette population de quelques milliers d'individus occupe la pointe nord-ouest du massif de Poli dans le département du Faro. Ils parlent une langue de la famille Adamawa, proche du Dii, et constituent une société acéphale dans la mesure où aucune institution sociale, lignagère ou religieuse, ne couvre l'ensemble de la société. C'est l'organisation villageoise qui est l'unité sociologique de référence pour la gestion du pouvoir et la maîtrise foncière.

Pour les Duupa, l'agriculture constitue la base de la subsistance. C'est vrai en particulier du système alimentaire. La bière de mil et la « boule » de mil sont les produits de l'agriculture les plus valorisés. Ce sont aussi ceux qui représentent le plus grand apport énergétique du régime (Garine 1995). À vrai dire, il n'y a pratiquement pas de produits sauvages qui entrent dans le régime alimentaire. C'est le cas de quelques brèdes¹ mais ce sont le plus souvent des espèces adventices plutôt que des plantes sauvages *stricto sensu* (Garine 1996b), de quelques ignames sauvages et de quelques fruits qui proviennent eux aussi du parc arboré anthropique. La consommation de viande sauvage est exceptionnelle : 7 consommations alimentaires sur les 819 enregistrées lors d'une enquête en 1991² (voir aussi Koppert *et al.* 1996 : 240). L'agriculture est aussi l'activité qui exige le plus de temps et d'efforts, comme le montrent les recherches sur les temps de travaux (Garine 1996a ; Pasquet *et al.* 1996). On retrouve cette « marque » de l'agriculture dans d'autres domaines tel celui du comput du temps car les dénominations des mois du calendrier réfèrent aux travaux agricoles. La pratique de l'agriculture est entourée de manipulations rituelles et ce sont les produits de l'agriculture les plus éminents, les céréales, qui constituent les dons sacrificiels que l'on fait aux ancêtres. Surtout, c'est le rôle des produits de l'agriculture dans le système social qui me paraît le critère le plus important pour établir la nature agraire de la culture duupa. Paradoxalement, les produits agricoles

¹ Feuilles utilisées comme légumes cuits.

² rappel sur 24 heures des consommations auprès de 34 personnes interrogées une fois par décade pendant un an (Garine 1995).

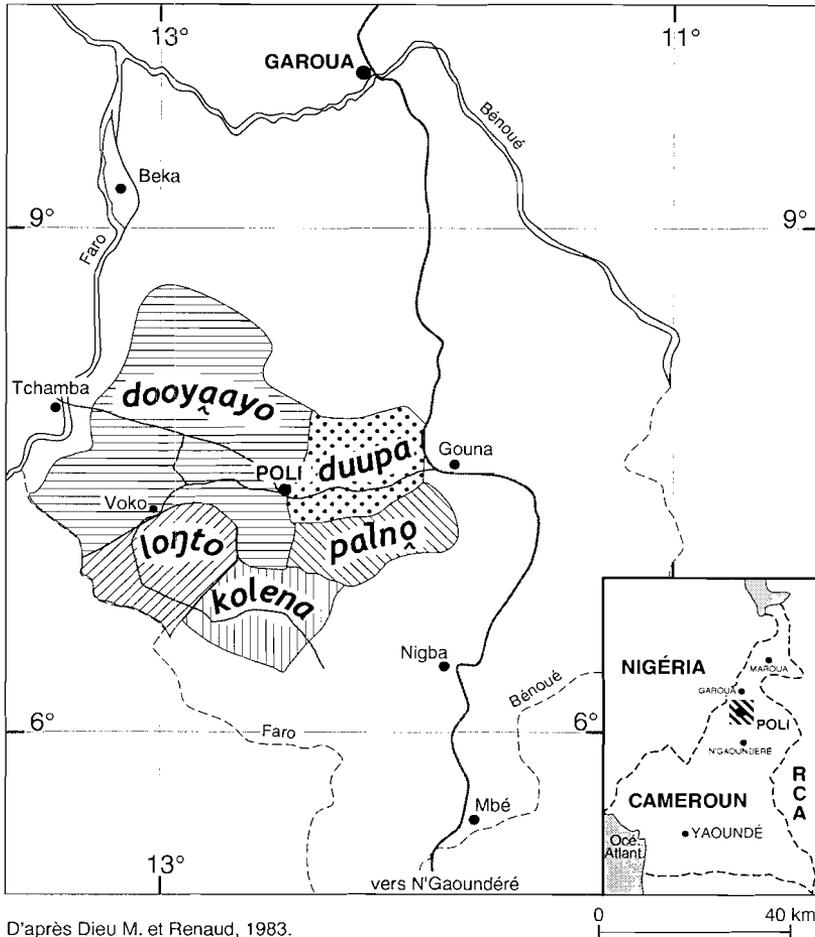


Figure 1
Situation des Duupa et des groupes linguistiques voisins.

ne jouent pas un rôle important dans l'économie monétaire : seuls, quelques plantes cultivées mineures ou des produits de cueillette sont vendus. Les céréales ne sont que très peu cédées à l'extérieur car elles jouent un rôle majeur dans les échanges internes à la société.

Le phénomène social le plus spectaculaire dans la culture duupa est lié aux échanges et à la consommation de bière de mil (*bumma*).

Cette boisson fait l'objet d'un engouement particulier, comme c'est le cas dans beaucoup de sociétés d'agriculteurs du Nord du Cameroun. On la retrouve dans toutes les occasions sociales, festives ou religieuses. Elle est notamment au centre du système sacrificiel du culte des ancêtres et elle joue un rôle important dans les cérémonies d'initiation. Toutefois, les occasions sociales où la bière de mil est la plus indispensable relèvent du domaine profane : il s'agit des travaux collectifs qui sont réalisés en échange de cette précieuse boisson. Le principe en est simple : le « propriétaire » d'un champ ou d'une maison a besoin qu'un travail soit accompli pour son compte. Une quantité de mil, en général prélevée sur son stock, est brassée pour faire de la bière. Il invite à venir travailler à une date donnée ses parents, ses amis, ses voisins. Le jour dit ceux-ci viennent, travaillent en général une journée entière et se font offrir de la boisson en bonne quantité deux ou trois fois dans la journée. Le nombre de personnes qui participent varie de trois ou quatre à plusieurs dizaines. Ce type d'organisation du travail existe dans de nombreuses sociétés agraires (Moore 1975), notamment africaines (par exemple Saul 1983) mais, dans un certain nombre d'entre elles, le travail collectif est un événement exceptionnel. Il est limité à quelques rares occasions dans l'année, à l'initiative de quelqu'un de particulièrement riche. Ce n'est pas le cas chez les Duupa où les séances collectives de travail sont organisées sur une base quotidienne en certaines saisons, particulièrement pendant les sarclages. Entre le propriétaire et les invités se crée un réseau d'obligations basé sur la réciprocité de la prestation de travail et de la consommation de bière de mil qui est au cœur de la vie économique et, plus largement, de l'ensemble de la vie sociale. Chez les Duupa, il faut disposer de mil pour pouvoir préparer de la bière qui permettra d'organiser les travaux collectifs qui serviront à... produire du mil. C'est ce jeu du mil et de la bière qui fait de la société duupa une civilisation agraire (Garine 1995). On se trouve dans un système organisé autour de la production, de la distribution et de la consommation des produits de l'agriculture qui englobe aussi bien la sphère de la vie matérielle et économique que le système symbolique. Pourtant, l'élevage, la cueillette et la chasse sont pratiqués aussi par les Duupa, mais avant d'évoquer plus en détail l'ethnographie de la chasse, il importe de dire quelques mots du rôle de cette agriculture dans la transformation du paysage.

Le paysage agraire des montagnes de Poli

Le massif de Poli porte profondément la marque de l'activité agricole. Les pentes d'une large partie du massif sont recouvertes de terrasses, y compris dans des zones qui ne sont plus occupées ou cultivées depuis longtemps. Aujourd'hui le système agraire duupa est plutôt extensif puisque les parcelles sont ouvertes sur des jachères de 10 à 20 ans et exploitées pendant cinq ans. Cette agriculture « itinérante » se réalise sur des zones déjà aménagées en terrasses depuis plusieurs générations. Il n'y a pas d'appropriation individuelle de la terre. On est donc dans un système nettement moins intensif que celui des monts Mandara contemporains, mais il est très probable que la densité de population fut plus importante par le passé. Ces aménagements en terrasses témoignent d'une occupation ancienne.

En plus de ces spectaculaires aménagements du sol, la présence humaine se devine à la couverture végétale. Celle-ci est complexe sous les effets conjugués de l'action humaine, des variations de l'altitude et de la présence des cours d'eau. Dans certaines zones du massif, il demeure des petites formations primaires : forêt claire à *Uapaca togoensis* et *Isoberlinia doka*. Les galeries ripicoles sont hautes et denses, on y retrouve *Berlinia grandiflora* ou *Syzygium guineense guineense*. La formation dominante est une savane arborée qui, selon son âge, est dominée par *Lophira lanceolata* et *Daniellia oliverii*, ou par des combretacées (*Terminalia spp.* essentiellement). La grande majorité de cette montagne porte ainsi la marque anthropique, mais la longueur de la durée des jachères permet aux zones agricoles de se reconstituer jusqu'au niveau d'une formation de pseudo-climax à combretacées qui voisine avec des petits bosquets de formation primaire et des grandes galeries. On est loin de la « désertification » qui pose de si graves problèmes en d'autres endroits du bassin du lac Tchad mais, pour autant, on ne doit pas oublier le caractère anthropique de ce paysage. Les Duupa, eux, ne commettent pas cette erreur et reconnaissent volontiers qu'il n'existe guère de zone « vierge », mais surtout des endroits où l'on n'a pas cultivé depuis très longtemps. La vraie brousse, *hōota*, complètement sauvage, est plus une illusion symbolique qu'une réalité écologique.

La situation est comparable pour ce qui est des animaux : le territoire duupa n'abrite plus de grands mammifères depuis longtemps, sauf tout à fait au nord, dans la grande plaine qui rejoint Mayo Bouki puis

la zone de Tchéboa, mais le niveau de biodiversité actuel est probablement supérieur à beaucoup d'autres endroits du Nord-Cameroun, zones protégées exclues. On observe facilement des colobes gereza dans les forêts à *Isoberlinia*, on peut voir régulièrement des petites antilopes (céphalophe de Grimm, céphalophe à flancs roux, ourébi) et des panthères ont été tuées deux fois sur le massif pendant la principale période de travail de terrain (1990 à 1992). En ce qui concerne les animaux, aussi bien que pour les plantes, le milieu actuel des Duupa est le produit d'une anthropisation ancienne mais modérée. La densité de population humaine demeure faible et les problèmes liés à la récente filière de la viande de chasse étaient très marginaux jusqu'à ces dernières années, mais en 1996 la rumeur faisait état de braconniers munis de fusils plus à l'ouest du massif que la zone occupée par les Duupa. Il est bien possible que la situation ait évolué aujourd'hui.

■ Ethnographie de la chasse chez les Duupa

Il n'est pas facile de traduire simplement en duupa la notion de « chasse », de capturer des animaux sauvages. Un homme qui part à la chasse peut annoncer :

- « je vais tirer des animaux (avec un arc) », *mi takka nam ta??a*;
- « je vais en brousse », *mi takka hōota*;
- « je vais m'amuser en brousse », *mi takka gangi hōota*;
- « je vais à la chasse collective », (litt. la « brousse réservée ») *mi takka hōot titta*.

À vrai dire, un bon chasseur duupa n'annoncera jamais rien de tel, car il partira en catimini, évitant même de saluer quiconque, de peur qu'on ne lui donne la malchance. Toutefois, les expressions duupa citées plus haut nous renseignent sur :

- la technique la plus importante : l'arc ;
- le fait que la chasse est par excellence l'activité qui se déroule en brousse ;

- que la chasse n'est pas considérée comme un travail (*komma*), mais comme une activité plaisante ;
- que la forme de chasse la plus importante est collective et qu'elle se déroule dans des espaces réservés à cet usage.

Aperçu des techniques

Les Duupa pratiquent le piégeage, mais plutôt à des fins de protection des cultures et des récoltes contre les ravageurs que comme une activité de production à part entière. Le piège le plus commun est un assommoir fait d'une grosse pierre posée en équilibre sur un déclencheur en tige de mil (*pilla*). Un épillet de sorgho sert fréquemment d'appât pour les rongeurs ou les francolins à qui sont destinés ces pièges. On en voit très régulièrement dans les champs, à proximité des parcelles de tubercules, des aires de battages ou des greniers.

L'autre type de piège que l'on rencontre parfois est réalisé à l'aide d'un nœud coulant fait dans un câble métallique (*zanga* : corde). On en trouve sur les séchoirs à mil pour attraper les singes, et ils sont parfois posés en brousse, sur les sentiers des animaux sauvages. Selon les zones du territoire duupa cette activité est plus ou moins importante ; dans la montagne, elle demeure anecdotique. Les pièges sont sommaires, ils sont le plus souvent disposés pour attraper l'animal au niveau du cou, et il n'y a en général pas de déclencheur. Le câble est fixé à un tronc pour que l'animal reste prisonnier. Le principe des pièges à détente verticale, si populaires au sud du Cameroun et dans l'ensemble du bloc forestier (Bahuchet *et al.* 1989), est connu mais on ne l'utilise que pour de petits pièges destinés aux francolins.

Quelques autres pièges sont tendus, des collets et des gluaux sont fabriqués par les enfants pour attraper les oiseaux, un piège à tige radiale (*bonga*) tel que celui décrit par Mérite (1942) et Lebeuf (1987) chez les Fali, était autrefois utilisé. L'inventaire des pièges n'est pas exhaustif, mais d'une manière générale le répertoire du piégeage est peu étendu chez les Duupa, et il est essentiellement destiné à la protection des cultures. Même les câbles faits pour les plus grands animaux sont souvent posés près des champs.

Plutôt que des trappeurs, les Duupa sont des archers. L'arc (*kpaaa*) est une arme très commune et qui a une valeur symbolique impor-

tante. Il existe beaucoup d'autres types d'armes qui servent plutôt à la guerre qu'à la chasse, même si la limite entre les deux activités n'est pas toujours facile à tracer. Seules quelques lances apparaissent parfois dans l'attirail de certains chasseurs. Les arcs sont taillés à l'herminette dans un petit nombre d'espèces de bois que le chasseur choisit en fonction de son goût personnel. La corde des arcs est faite avec la peau des petites antilopes tuées. Les chasseurs duupa utilisent aussi un manicle, le plus souvent métallique, pour augmenter la tension de la corde. Il existe plusieurs types de flèches (*se??é*) que l'on distingue selon leur poids et la facture de leur pointe. Certaines sont étudiées pour recevoir du poison à base de *Strophantus sarmenosus* qui est préparé par quelques spécialistes duupa. Les flèches sont portées dans un carquois (*këtta*) qui se limite en général à une tige de bois creux, mais il existe des carquois de parade qui sont utilisés dans un bon nombre de fêtes religieuses, notamment celles de l'initiation (*dong kolla*). Il faut noter que, en plus de leur rôle comme arme, arcs, flèches et carquois sont les symboles par excellence de la virilité et qu'à ce titre on les retrouve mis en scène dans de nombreux rituels, notamment ceux qui sont relatifs aux initiations masculines.

Le chasseur duupa emmène aussi avec lui une houe (*tonga*) ou une machette qui lui permettra de déterrer les animaux fouisseurs. Et surtout, il est un élément sans lequel il est peu de chose : ses chiens. C'est le chien (*?inga*) qui est l'outil de chasse le plus productif des Duupa. Ceux-ci en possèdent beaucoup et les traitent avec douceur : en plus de leur rôle comme animal de compagnie, les chiens sont surtout des auxiliaires précieux pour la chasse. Il existe toute une pharmacopée destinée à augmenter leurs capacités en ce domaine : à améliorer leur flair, leur rapidité, leur fidélité à leur maître...

Plusieurs types de chasse à l'arc sont pratiqués. On peut se mettre à l'affût, parfois dans un petit abri de paille, près d'un arbre en fruit, d'un champ ou d'un séchoir à mil. Ce sont en général les singes qui constituent la cible attendue. La chasse « promenade », la traque du gibier sur les parties les plus reculées des terroirs, est une autre forme qui est parfois réalisée par des petits groupes de trois ou quatre personnes, souvent des enfants, qui partent ainsi pour la journée. De véritables expéditions de chasse peuvent avoir lieu ; elles étaient plus fréquentes autrefois et emmenaient les participants loin dans la plaine, le plus souvent sur le nord du territoire actuel des Duupa en direc-

tion de Tchéboa. De petits groupes de chasseurs partaient pendant plusieurs semaines, souvent originaires des villages du Nord Duupa, car ce sont eux qui ont la réputation d'être les meilleurs chasseurs. Ils sont aussi les plus proches de la grande plaine giboyeuse. De telles expéditions ont encore lieu, mais elles ne concernent qu'un petit nombre de spécialistes.

hōot titta : les chasses collectives

De toutes les formes de la prédation, la plus fréquente et la plus valorisée est celle des grandes chasses collectives de saison sèche. *hōot titta*, littéralement // brousse/réservee //, désigne l'espace dans lequel se déroule ce type de chasse et qui doit son nom au fait qu'on réserve le brûlis à une période tardive de l'année. Idéalement, les organisateurs de la chasse prévoient tôt dans la saison sèche la zone où se tiendra la chasse collective et font des petits feux sur les pourtours pour éviter que cette portion de la savane parte en fumée lors des grands incendies. D'un point de vue technique, le *hōot titta* combine l'action de nombreux chasseurs avec leurs arcs, celle de leurs chiens et celle du feu. Le dispositif était autrefois complété par quelques filets de chasse en fibre de *Piliostigma* sp. (*yamma*) mais, bien qu'il semble en rester quelques rares exemplaires, je n'ai jamais pu les voir en action.

L'aspect le plus intéressant de ce type de chasse n'est pas son organisation technique, mais ses modalités sociales qui ne sont pas sans rappeler les séances de travail collectif évoquées plus haut. L'organisateur est en général un ressortissant du village où se tient la chasse. Si ce n'est pas le cas, il doit entrer dans les bonnes grâces des hommes les plus âgés parmi les autochtones afin d'obtenir leur autorisation. Ce sont eux en effet les garants des règles foncières dans la mesure où, de par leur âge et leur ancienneté sur le terroir, ils sont les mieux à même d'intercéder auprès des mânes des ancêtres (*gappa*) qui peuplent le territoire.

Comme pour un travail collectif, l'organisateur prépare de la bière de mil et annonce à qui veut l'entendre la date à laquelle se tiendra la chasse. À la différence des séances de travail, il n'y a pas d'invitations individuelles ; tous les hommes qui le désirent peuvent participer, y compris les étrangers qui viennent de loin. Les chasseurs arri-

vent souvent par petits groupes en général issus du même village, et se répartissent tout autour de la zone délimitée en fonction des affinités villageoises. Le nombre de personnes varie, souvent une bonne trentaine, parfois plus selon la renommée de l'organisateur ou du lieu de la chasse, et il faut compter au moins un chien par chasseur.

Les chasses collectives se tiennent souvent aux marges des territoires villageois, sur des espaces souvent contestés, et le fait d'y organiser une battue est une manière de mettre en avant la prééminence de ses droits sur la terre. L'enjeu est symbolique et non matériel puisqu'il n'y a pas de manque d'espace à déplorer, mais il est cohérent avec le fait que la chasse est encore de nos jours l'occasion d'exprimer des sentiments guerriers. Elle était autrefois systématiquement l'occasion de disputes, voire de meurtres (Muller 1982 pour des données similaires). Il n'y a plus aujourd'hui de violences graves, mais on y observe souvent des provocations entre les jeunes gens de différents villages qui, même si elles sont ludiques, contrastent vivement avec les comportements dans la vie quotidienne où l'on valorise une grande douceur dans les rapports entre les personnes.

C'est en général en fin de matinée qu'un autochtone met le feu à la brousse, et la chasse se déroule pendant les heures chaudes de la journée, jusqu'à la fin de l'après midi. Les chasseurs entrent derrière le feu dans les zones les plus touffues et débusquent le gibier que l'on s'efforce d'abattre avec des flèches, ou qui est capturé par les chiens. Lorsque la battue est terminée, les chasseurs se réunissent à mi-chemin de la zone de chasse et du village pour dépouiller les animaux. Les rongeurs sont laissés intacts, mais on prélève la peau et la tête des petites antilopes. Celui qui a tué l'animal garde ce morceau. Les viscères sont grillés et partagés entre tous les présents. Les reins sont donnés à un petit enfant. Le foie est grillé et partagé par les vieux, de petits bouts sont jetés en brousse : c'est la part des ancêtres. On se livre en général à ce moment à divers petits rituels pour que le tueur, ou son chien, continue d'avoir de la chance dans son activité de chasseur.

L'ensemble des chasseurs regagne alors la place du village propriétaire de la zone pour la présentation du tableau de chasse. La règle veut que tous les gibiers qui ont été tués soient montrés aux organisateurs. Ceux-ci annoncent que toutes les prises, « même les criquets », doivent être déclarées. Il y a souvent un homme qui sort alors de son

sac un gibier ridicule – un insecte ou une souris minuscule – et qui le montre aux organisateurs. Ceux-ci le remercient vivement, en lui disant que c'est justement cette souris qui a fait tant de dégâts dans leurs champs. Cette plaisanterie stéréotypée rappelle le rôle de la chasse dans la protection des cultures.

Toutes les prises sont montrées et c'est l'occasion de railler les chasseurs des villages voisins, puis l'organisateur propose d'échanger les prises contre de la bière de mil. Il s'ensuit un marchandage, volontiers provocateur de la part des deux parties : les chasseurs refusent de céder leur prise et les organisateurs refusent de donner de grandes quantités de boisson pour des gibiers trop petits ou pour les restes d'un aulacode complètement dévoré par un chien, ce qui est d'ailleurs souvent le cas. Les deux parties trouvent presque toujours à s'entendre et une large part du gibier est cédée aux organisateurs. Il existait autrefois une « cote » relativement fixe ; on cédaient un cob de buffon pour six pots de bière, un céphalophe de Grimm pour deux. Aujourd'hui les « prix » constatés varient autour de trois ou quatre aulacodes, ou un céphalophe de Grimm, ou un céphalophe à flancs roux pour un pot de bière de mil. Souvent, les grosses prises sont emmenées en ville pour y être vendues. S'il y a obligation faite aux chasseurs de montrer leurs prises, ils ne sont pas obligés de les céder aux organisateurs, même si c'est attendu.

Les chasseurs qui ont tué du gibier prennent la boisson de l'échange qu'ils viennent de négocier dans des gourdes et la ramènent à leur village. Lorsqu'ils ont tué un gros animal, ils emmènent la tête et la peau, qui seront données aux anciens de leur village et serviront à faire les rituels de purification avant d'être déposées sur les autels de chasse. En aucun cas le chasseur ne consomme une partie, même infime, de la proie qu'il a tuée : il se condamnerait alors à ne plus rien attraper. Une fois que ceux qui ont capturé des animaux ont pris la part du vin qui leur revenait, le reste de la boisson est offert à tous les participants de la chasse collective. La soirée de libations se déroule en général dans une ambiance joyeuse qui contraste avec les manières guerrières de l'après-midi.

De retour à son village d'origine, le chasseur victorieux mettra le crâne des animaux qu'il a tués sur l'autel de chasse de son enclos (comme chez les Dowayo voisins, voir Barley 1983). Il est ensuite autorisé à orner de fibre de *Piliostigma*, symbole masculin, son carquois. Lorsqu'il a tué les plus gros parmi les animaux, il doit suivre

une série de rituels de purification pour éviter que l'esprit de ces animaux le rende malade. Parmi les animaux les plus dangereux symboliquement on compte la panthère et le touraco violet, pour la mort desquels on organise de grands rituels semblables à ceux qui avaient lieu lorsque l'on tuait un homme : c'était un acte particulièrement valorisé, jusqu'à un passé récent.

■ Le gibier capturé par les Duupa

Il est intéressant de compléter le récit ethnographique sur les chasses, en présentant quelques données quantitatives sur la fréquence réelle des différents animaux capturés. Lors de mon principal séjour sur le terrain (décembre 1989 à mai 1992) j'ai recueilli des données systématiques en réalisant un questionnaire individuel auprès de quelques chasseurs et en collectant de façon régulière le bilan des tableaux des chasses collectives.

Questionnaire auprès des chasseurs duupa

Interrogés sur les animaux qu'ils ont tués dans leur vie (tableau 1), les hommes duupa citent une trentaine d'espèces « d'animaux »³. Les petits animaux ne sont pas valorisés, ce sont essentiellement des gibiers d'enfants. Les adultes, particulièrement lorsqu'ils sont devenus de bons chasseurs, répugnent à les évoquer, alors qu'il est probable que presque tous ont tué et mangé les plus petits rongeurs imaginables, des geckos, des chauves-souris ou des écureuils de terre qui sont mal considérés par les Duupa, même s'ils sont souvent capturés dans les pièges de champs. Il en va de même des serpents, tués lorsqu'on les rencontre en chemin mais qui, à part le python, ne sont guère appréciés, ni comme nourriture, ni comme trophée. La plupart des oiseaux sont dans une position similaire, notamment les passereaux.

³ « Animaux » est une catégorie utilisée en français local, qui correspond plus ou moins aux « mammifères » du français courant (animaux qui ne sont ni des oiseaux, ni des serpents ou des lézards, ni des insectes, ni des poissons, des amphibiens et autres « bestioles » aquatiques ou terrestres). Cette catégorie recouvre à peu près le contenu du terme duupa *namma*, entendu dans son sens le plus large.

Animal	Souvent	Plusieurs fois	Quelques fois	Une fois	Jamais	Au moins une fois
Aulacode	23	2	2	1	3	90,3 %
Daman des rochers	9	6	4	2	10	67,7 %
Céphalophe à flancs roux	8	3	2	6	12	61,3 %
Céphalophe de Grimm	7	6	3	3	12	61,3 %
Vervet	13	2	2	1	13	58,1 %
Rat de Gambie	11	2	2	1	15	51,6 %
Lièvre	2	1	1	10	17	45,2 %
Genette	1	1	5	6	18	41,9 %
Mangouste	2	0	2	8	19	38,7 %
Civette	1	1	2	7	20	35,5 %
Patas	0	1	1	7	22	29,0 %
Ourébi	2	0	2	4	23	25,8 %
Porc-épic	2	1	1	4	23	25,8 %
Chat sauvage	0	0	4	1	26	16,1 %
Redunca	2	0	2	1	26	16,1 %
Souris diverses	3	2	0	0	26	16,1 %
Babouin	0	1	1	2	27	12,9 %
Cob de Buffon	0	0	2	2	27	12,9 %
Colobe gereza	1	1	0	2	27	12,9 %
Ecureuil de terre	2	0	2	0	27	12,9 %
Caracal	0	1	1	1	28	9,7 %
Phacochère	1	0	1	1	28	9,7 %
Serval	0	0	0	3	28	9,7 %
Guib harnaché	0	1	0	1	29	6,5 %
Chauve-souris	1	0	0	0	30	3,2 %
Cob defassa	0	0	0	1	30	3,2 %
Grande antilope sp. (<i>zamiya</i>)	0	0	0	1	30	3,2 %
Mangouste ichneumon	0	0	0	1	30	3,2 %
Varan	0	0	0	1	30	3,2 %

« Quelques fois » : 2 à 10 animaux ; « Plusieurs fois » : 10 à 20 ; « Souvent » : plus de 20.

N = 31 personnes interrogées : 2 n'ont jamais rien tué comme « animal »

Tableau 1

Réponses de 31 hommes duupa à la question « quels sont les animaux que vous avez tués dans votre vie ? »

Quant aux poissons, ils sont rarement pêchés en montagne, d'où est issue la majeure partie des personnes interrogées. Je ne dispose pas encore d'identifications fiables pour ces différents animaux, aussi les données présentées ici ne concernent-elles que les mammifères.

Parmi ceux qui sont rarement tués par les Duupa, on compte des félins (serval et caracal) et des grandes antilopes (cob defassa, cob de Buffon et une autre antilope non identifiée), ainsi que le phacochère. Ils ont été tués par des hommes qui passent beaucoup de temps à la chasse, en général lors d'expéditions de longue durée. Ce sont des gibiers rares et prestigieux, et celui qui les tue est considéré comme un « grand chasseur ». Quelques petites antilopes, identifiées comme des reduncas, ainsi que des chats sauvages et des colobes gereza sont aussi des gibiers rares, capturés lors de chasses individuelles, mais ils sont moins prestigieux que les précédents.

Lièvre, patas, genette, porc-épic, civette et ourébi sont tués un peu plus souvent, acculés par les chiens lors des chasses collectives ou tués avec des flèches. Les mangoustes (mangouste rouge le plus fréquemment) peuvent se trouver dans les mêmes conditions, mais il arrive aussi qu'elles se prennent dans les pièges disposés dans les champs d'arachides dont on les dit friandes. Les six dernières espèces ont été tuées au moins une fois par plus de la moitié des hommes. Les céphalophes de Grimm et céphalophes à flancs roux sont des gibiers fréquents, ils se prennent parfois dans des pièges mais, dans la majorité des cas, ils sont victimes des flèches ou des chiens lors des chasses collectives. Les damans ne sont capturés que dans cette dernière circonstance. Les trois autres espèces sont les plus redoutables ennemis des cultures parmi les mammifères : rat de Gambie, vervet et aulacode.

Les vervets sont capturés à l'affût, comme on l'a évoqué plus haut. Des collets sont posés sur les séchoirs à mil pour les arrêter et quelques-uns peuvent être tués à l'arc lors de chasses collectives. Les rats de Gambie par contre sont exclusivement capturés dans les pièges, le plus souvent les assommoirs qui sont dans les champs. Les aulacodes peuvent s'y prendre quelquefois mais il sont surtout victimes des flèches et plus encore des chiens, lors des chasses collectives dont ils sont les proies principales.

On retrouve l'importance de ces mêmes espèces en interrogeant les personnes, non plus sur les captures qu'elles ont faites au cours de

	Nombre total	Pourcentage du total des prises en fréquence	Nombre de personnes ayant tué cette espèce	Pourcentage de chasseurs ayant tué cette espèce	Poids total théorique (kg)
Aulacode	67	42 %	15	63 %	402,0
Oiseau sp. (<i>zowa</i>)	12	7 %	1	4 %	—
Chauve-souris	12	7 %	1	4 %	—
Céphalophe de Grimm	10	6 %	6	25 %	125,0
Vervet	10	6 %	4	17 %	65,0
« caille » (<i>kpereka</i>)	8	5 %	1	4 %	—
Daman des rochers	7	4 %	5	21 %	17,5
Rat de Gambie	6	4 %	3	13 %	6,0
Écureuil de terre	5	3 %	5	21 %	1,8
Céphalophe à flancs roux	5	3 %	4	17 %	62,5
Amaranthe commun	5	3 %	1	4 %	—
Francolin	4	2 %	2	8 %	—
Pintade	3	2 %	1	4 %	—
Vipère	1	1 %	1	4 %	—
Babouin	1	1 %	1	4 %	40,0
Porc-épic	1	1 %	1	4 %	12,5
Ourébi	1	1 %	1	4 %	17,0
Redunca	1	1 %	1	4 %	50,0
Guib harnaché	1	1 %	1	4 %	60,0
Civette	1	1 %	1	4 %	12,5
Total des prises	161	100 %			871,8
Bredouille en 1992	7				

■ Tableau 2
Bilan des prises de 24 hommes duupa en 1992.

leur vie, mais au cours de la seule année 1992 (tableau 2). Une vipère fut tuée pendant une chasse collective, mais elle aurait subi le même sort si quiconque l'avait rencontrée dans un champ, au village ou sur une route. À titre anecdotique, un des chasseurs a évoqué la capture de passereaux qui ne sont en général dénichés que par les petits enfants. Les oiseaux de la famille des Phasianidés (francolin, « cailles » et

pintades), par contre, sont des gibiers appréciés. Ils sont, comme le rat de Gambie et l'écureuil de terre, des prédateurs des cultures et eux aussi capturés le plus fréquemment dans les pièges assommoirs. Il en va de même pour la plupart des singes, bien que ce soient des pièges à collets qui sont efficaces dans leur cas. Par contre, les damans, les céphalophes à flancs roux, les céphalophes de Grimm et les aulacodes ont majoritairement été tués dans les chasses collectives. À eux seuls, les aulacodes représentent plus de la moitié de la biomasse capturée en 1992.

Les tableaux des séances de chasse collective

Lors de mes divers séjours sur le terrain, j'ai eu des informations sur 49 séances de chasse collective, dont la grande majorité ont eu lieu dans le canton de Ninga⁴.

Le tableau 3 résume les résultats des prises de ces trente huit journées de chasses collectives. Deux cent soixante dix sept animaux, appartenant à onze espèces différentes, ont été capturés. On y retrouve les animaux les plus fréquents évoqués plus haut. La plus grosse prise est un guib harnaché, lors d'une chasse qui eut lieu dans la plaine de Poli. C'est une capture qui est rare. Lièvre, porc-épic, serpents (python et Bitis) et singes apparaissent épisodiquement, mais le daman est un gibier fréquent dans cette partie montagneuse du territoire duupa. Conformément aux données précédentes, les espèces les plus communes sont les aulacodes, les damans, les céphalophes à flancs roux et les céphalophes de Grimm. Le rôle central de l'aulacode apparaît sans ambiguïté, il est capturé au moins une fois dans 80 % des chasses collectives, représente 92 % des prises en fréquence et 88 % de la biomasse vive.

⁴ Ces informations étaient obtenues auprès de chasseurs de passage ou de ressortissants des villages « organisateurs » ; un certain nombre de chasses ont été directement observées. Les résultats des tableaux de chasse ont été demandés à des chasseurs ayant participé à la chasse collective, mais dans 11 cas les données sont manquantes ou trop peu fiables pour être utilisées. Sur les 38 chasses restantes, cinq furent improductives, mais on fit des captures dans les 33 autres.

Prises	Total des animaux capturés	Nombre moyen de prises par chasse	Poids théorique (kg)
Aulacode	256	7,8	1536,0
Céphalophe à flancs roux	7	0,2	87,5
Daman	4	0,1	10,0
Python	2	0,1	–
Céphalophe de Grimm	q	0,1	25,0
Guib harnaché	1	0,0	60,0
Porc-épic	1	0,0	12,5
Lièvre	1	0,0	2,0
Vervet	1	0,0	6,5
Patas	1	0,0	10,0
Vipère	1	0,0	–
Total	277	8,4	1749,5

Tableau 3
Bilan de 38 chasses collectives.

Une chasse d'agriculteurs

Les chasses duupa peuvent se ramener à quatre grandes catégories : le ramassage des petits animaux par les enfants (que l'on n'a pas évoqué ici); les expéditions de chasse, réalisées par quelques rares «grands chasseurs» qui vont poser des pièges ou font la traque des gros gibiers; le piégeage des petits prédateurs des cultures; les chasses collectives de saison sèche. Il est difficile de savoir si le phénomène des grandes chasses est en expansion ou en régression. Il est possible que le marché actuel de la viande de chasse favorise un regain d'intérêt, mais les données recueillies indiquent qu'aujourd'hui, comme par le passé, cette activité est le fait d'un petit nombre de personnes. Il faudrait pouvoir effectuer quelques enquêtes dans le nord du pays duupa pour établir les faits. Le nombre de grands animaux tués demeure modeste, il n'a probablement jamais été très important, mais le fait qu'on en tue de temps en temps maintient la connaissance de ces espèces et leur valeur dans le système symbolique. C'est ainsi que les peaux ou les trophées continuent d'être exhibés dans les fêtes

d'initiation. Ils servent à la parure du futur initié qui est déguisé de façon à ressembler à une « bête sauvage ».

Ce sont les techniques de piégeage dans les champs et celles de la chasse collective qui sont les plus fréquentes et les plus productives. La liste des animaux les plus fréquemment capturés par les Duupa rappelle les différentes caractéristiques du paysage. La fréquence des petits céphalophes indique une pression anthropique raisonnable et la préservation de petites zones des biotopes les plus forestiers (galeries et forêts claires) qu'affectionne particulièrement le céphalophe à flancs roux. Les damans témoignent du caractère rocheux de nombreuses zones du massif de Poli. La proportion de singes et de rongeurs, par contre, traduit l'importance de l'agriculture dans l'équilibre actuel de l'environnement. Ils peuvent être capturés par des pièges que l'on place préférentiellement dans les champs : l'assommoir est de très loin le piège le plus emblématique du répertoire de la trappe duupa, et il est plus particulièrement adapté à la capture des rongeurs. En modifiant leur paysage par la pratique séculaire de l'agriculture, les Duupa ont créé une faune « sauvage », qui porte profondément la marque anthropique.

Cette « co-adaptation » des activités de prédation et de l'agriculture est un phénomène connu sous le nom de « garden hunting » (Linares 1976). La pratique agricole favorise la pullulation de certaines espèces – ici des vervets, des aulacodes et des rats de Gambie. Celles-ci posent des problèmes de concurrence avec les cultures, mais elles font aussi du champ un lieu de piégeage privilégié. Des mécanismes de ce genre ont été souvent décrits pour les populations forestières (Berlin *et al.* 1983 ; Malaisse et Parent 1982 ; Bahuchet et Garine 1989 ; Wilkie 1987). Il est d'ailleurs intéressant de constater que ces espèces prédatrices des cultures constituent des mets appréciés. C'est le cas souvent des rongeurs : l'athérure pour les populations du sud du Cameroun, l'aulacode et le rat de Gambie dans la zone de savane autant que dans les groupes de la forêt. Le cas des Duupa démontre que le phénomène de « garden hunting » n'est pas propre aux zones humides mais qu'il concerne aussi les populations de savane.

Toutefois, ce n'est pas le piégeage qui est la forme de prédation la plus importante pour les Duupa, mais les chasses collectives de saison sèche. Les *hōot titta* sont à la fois les épisodes de chasse les plus valorisés du point de vue symbolique et ceux qui sont les plus productifs.

Nom français	Nom duupa	Latin
Amaranthe commun	téetée dõŋ vaaá	<i>Lagonostica senegala</i>
Antilope sp.	zãmmĩyá	<i>indeterminata</i>
Aulacode	zããá	<i>Thryonomys swinderianus</i>
Babouin	zõŋŋá	<i>Papio cynocephalus</i>
Bubale	kpõʔríyá	<i>Alcephalus busephalus</i>
Caracal	yāk hũllá; ʔõt lūsõ kóóó	<i>Caracal caracal</i>
Céphalophe à flancs roux	yééé	<i>Cephalophus rufilatus</i>
Céphalophe de Grimm	gbàkká	<i>Cephalophus grimmia</i>
Chat sauvage	nyàariyá	<i>Felis silvestris</i>
« Chauve-souris » gen.	hãáká	<i>Chiroptère</i>
Civet	dõoká	<i>Viverra civetta</i>
Cob de Buffon	bükká	<i>Kobus kob</i>
Cob defassa	dumsaa	<i>Kobus ellipsiprymnus</i>
Colobe gereza	báaráŋŋá	<i>Colobus gereza</i>
Daman des rochers	mãʔpĩná	<i>Procapra capensis</i>
Ecureuil fouisseur	wééé	<i>Euxerus erythropus</i>
Francolin	kõyyá	<i>Francolinus sp.</i>
Genette	zẽllá	<i>Genetta genetta</i>
Guib harnaché	nãm bõyyá	<i>Tragelaphus scriptus</i>
Lièvre	kõnná	<i>Lepus crawshayi</i>
« Mammifères » gen.	nãmmá	—
Mangouste	mãaa	<i>Herpestes sanguineus</i>
Mangouste ichneumon	wãllá	<i>Herpestes ichneumon</i>
« Oiseaux » gen.	nõoká	—
Ourébi	kãmmá	<i>Ourebia ourebi</i>
Panthère	sẽŋŋá	<i>Panthera pardus</i>
Patas	yõm bẽéé	<i>Erythrocebus patas</i>
Phacochère	nãksàkká	<i>Phacocheirus aethiopicus</i>
Pintade	sẽkká	<i>Numida meleagris</i>
« Poisson » gen.	dũttá	—
Porc-épic	tãargíyá	<i>Hystrix cristata</i>
Python	nãyýá	—
Rat de Gambie	wõoká	<i>Cricetomys gambianus</i>
Redunca	gãnsíyá	<i>cf Redunca sp.</i>
« Serpents » gen.	bèkká	—
Serval	sãaká; nyèfõó	<i>Leptailurus serval</i>
« Singes » gen.	yõmmá	—
« Souris » gen.	dĩllá	—
Varan	zĩĩĩ	—
Vervet	yõm tĩĩĩ	<i>Cercopithecus aethiops</i>
Vipère	hũllá	<i>Bitis sp.</i>

Tableau 4

Lexique des noms duupa d'animaux cités dans le texte.

C'est justement à cette occasion que sont capturés le plus grand nombre d'aulacodes. Le *hōot titta* apparaît donc comme une modalité supplémentaire d'un système de prédation étroitement dépendant de l'agriculture. D'autres faits viennent à l'appui d'une interprétation de ce genre : le caractère tardif des chasses collectives, elles ont souvent encore lieu après le début des premières pluies, après les semailles, quand le sorgho est particulièrement vulnérable.

Les Duupa ne seraient sans doute pas opposés à une théorie «écologisante», strictement matérialiste, de leur dispositif de prédation. Certaines chasses sont même explicitement organisées en vue de réduire la population d'aulacodes dans une zone où l'on souhaite cultiver. D'ailleurs, la seule forme de chasse qui fait l'objet d'un système d'organisation sociale est celle qui réduit le plus radicalement la pression des pestes des cultures. Les chasseurs Duupa apparaissent d'abord comme des paysans, et la capture des animaux pourrait presque être interprétée comme un acte agricole.

On aurait tort pourtant de se limiter à une rationalisation aussi simple du comportement. Les chasses duupa sont aussi l'occasion privilégiée de la relation au monde sauvage de la brousse, et on ne peut négliger l'importance symbolique de cet acte. Un homme ne retire aucun prestige du meurtre d'un rat, et il faut tuer des antilopes ou des gibiers valorisés pour que les autres chasseurs se mettent à utiliser leur sifflets de corne en son hommage, pour qu'il apparaisse comme un grand chasseur, pour qu'il puisse ajouter le crâne de ses prises à l'autel de chasse et porter fièrement la fibre de *Piliostigma*, marque suprême de la virilité, sur son carquois. Ce n'est pas avec la peau des aulacodes que l'on pare les jeunes circoncis mais avec celle des civettes, des servals et des panthères, avec les cornes des bubales ou des cob. Ces fonctions symboliques de la chasse et du rapport au sauvage ont été décrites dans des ethnographies de populations de la zone (Muller 1982 ; Barley 1983) et elles demeurent valables pour les Duupa. Il faut admettre que la prédation est un phénomène complexe, qui remplit plusieurs fonctions et qui est susceptible de différentes interprétations, peut-être contradictoires. «Les gestes et les paroles», pour reprendre l'expression de Leroi-Gourhan (1964), ne se correspondent pas toujours parfaitement.

Du point de vue symbolique et rituel, dans le cadre d'une ethnographie «qualitative» qui recueille le discours des acteurs, il est clair

que le thème majeur est celui de la masculinité dominant le monde sauvage de la brousse et que les grands animaux dangereux constituent le gibier le plus valorisé, mais d'un point de vue matériel, quantitativement, force est de constater que les Duupa dépendent essentiellement de la faune anthropique et de la « toute petite chasse ».

C'est en insistant sur le rôle central de l'agriculture que je choisirai de conclure cette relation de la chasse chez les Duupa à cause du type même de l'organisation des chasses collectives. Dans les grands rituels et les travaux collectifs, comme dans toutes les occasions sociales, c'est avec la distribution de bière de mil que culmine la journée du *hōot titta*. Plus que le désir de viande, c'est la quête de prestige individuel qui amène un homme à organiser une chasse collective. Prestige des jeunes hommes qui tuent les grands animaux et font montre de leur virilité, mais prestige aussi des anciens, des cultivateurs, car c'est avec le surplus des produits de l'agriculture que l'on prépare la boisson qui sert à organiser les chasses collectives. Même si les hommes duupa préfèrent se représenter comme des tueurs de grands animaux, ils ne sont en général que des « débusqueurs » de rats. C'est ainsi que chez les agriculteurs duupa, même la chasse est placée sous le signe de l'agriculture et du mil.

Bibliographie

- BAHUCHET S., GARINE I. de, 1989 —
L'art du piégeage en forêt.
In C.M. Hladik, S. Bahuchet,
I. de Garine [eds], *Se Nourrir en forêt
équatoriale*, Paris, CNRS/Unesco-
MAB : 24-25.
- BARLEY N., 1983 —
*Symbolic structures. An exploration
of the culture of the Dowayos*,
Cambridge/Paris, Cambridge
University Press/Maison des
Sciences de l'homme, 125 p.
- BERLIN B. et BERLIN E. A., 1983 —
Adaptation and Ethnozoological
Classification : Theoretical
Implications of Animal Resources
and Diet of the Aguaruna
and Huambisa. In R.B. Hames
and W.T. Vickers [eds.] *Adaptive
Responses of Native Amazonians*,
New York, Academic Press :
301-328.
- GARINE É., 1995 —
*Le mil et la bière. Le système
agraire des Duupa du massif de Poli
(Nord-Cameroun)*, Nanterre,
université de Paris-X,
thèse de doctorat, 279 p. et annexes.
- GARINE É., 1996 a —
Organisation saisonnière du système
de subsistance des Duupa du massif
de Poli (Nord-Cameroun).
In A. Froment, I. de Garine, Ch.
Binam Bikoi et J.-F. Loung [eds.] *Bien
manger et bien vivre. Anthropologie
alimentaire et développement*

en Afrique tropicale : du biologique au social. Actes du colloque tenu à Yaoundé du 27 au 30 avril 1993, Paris, Orstom/L'Harmattan : 211-222.

GARINE É., 1996 b —
Une bonne sauce de mauvaises herbes. Note sur les repas des Duupa du massif de Poli (Nord-Cameroun). In F. Cousin et M.C. Bataille [eds.], *Cuisines, reflets des sociétés*, Paris, Éditions Sèpia/Musée de l'Homme : 77-96.

KOPPERS GEORGIUS J. A., RIKONG ADIE H., GWANGWA'A S., SAJO E., MATZE M., PASQUET P., FROMENT A., 1996 —
La consommation alimentaire dans différentes zones écologiques et économiques du Cameroun. In A. Froment, I. de Garine, Ch. Binam Bikoi et J.-F. Loung [eds.], *Bien manger et bien vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique tropicale : du biologique au social. Actes du colloque tenu à Yaoundé du 27 au 30 avril 1993*, Paris, Orstom/L'Harmattan : 237-254.

LEBEUF J.-P., 1987 —
Le fer, le bois et la fibre. La chasse chez les Fali. In Ganay S. de, Lebeuf A., Lebeuf J.-P. et Zahan D. [eds.], *Ethnologiques. Hommages à Marcel Griaule*, Paris, Hermann : 217-238.

LEROI-GOURHAN A., 1964 —
Le geste et la parole, vol. 1, *Technique et langage*, vol. 2, *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, « Sciences d'aujourd'hui » : 323 et 285 p.

LINARES O. F., 1976 —
"Garden hunting" in the American tropics, *Human ecology*, vol. IV, n° 4 : 331-349.

MALAISSÉ F. and PARENT G., 1982 —
Rodents of the Miombo woodland area. A nutritional and ecological approach, *Ecology of Food and Nutrition*, vol. 11 : 211-216.

MÉRITÉ E., 1942 —
Les pièges. Étude sur les engins de capture utilisés dans le monde, Paris, Payot « Bibliothèque scientifique » : 327 p.

MOORE M.P., 1975 —
Co-operative labour in peasant agriculture, *The journal of peasant studies*, vol. 2, n° 3 : 270-291.

MULLER J.-C., 1982 —
Intertribal hunting among the Rukuba; *Ethnology*; vol. XXI n° 3 : 203-214.

PASQUET P., KOPPERS G. J. A., MATZE M., 1996 —
Activités et dépenses énergétiques dans des économies de subsistance en milieu forestier et de savane montagnaise au Cameroun. In A. Froment, I. de Garine, Ch. Binam Bikoi et J.-F. Loung [eds.], *Bien manger et bien vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique tropicale : du biologique au social. Actes du colloque tenu à Yaoundé du 27 au 30 avril 1993*, Paris, Orstom/L'Harmattan : 289-300.

SAUL M., 1983 —
Work parties, wages, and accumulation in a Voltaic village, *American Ethnologist*, vol. 10, n° 1 : 77-96.

WILKIE D., 1987 —
Impact of swidden agriculture and subsistence hunting on diversity and abundance of exploited fauna in the Ituri forest of Northern Zaire, Ph. D dissertation, University of Massachusetts.